



**HAL**  
open science

**Hugo Micheron, Le Jihadisme français. Quartiers, Syrie, prisons, Paris, Gallimard, 416 p.**

Agnès Villechaise

► **To cite this version:**

Agnès Villechaise. Hugo Micheron, Le Jihadisme français. Quartiers, Syrie, prisons, Paris, Gallimard, 416 p.. Revue européenne des sciences sociales (Cahiers Vilfredo Pareto), 2020, 58 (1), pp.293-297. 10.4000/ress.6206 . halshs-02889562

**HAL Id: halshs-02889562**

**<https://shs.hal.science/halshs-02889562>**

Submitted on 17 Jan 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

---

Hugo MICHERON, *Le Jihadisme français. Quartiers, Syrie, prisons*

Agnès Villechaise

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/ress/6206>

ISBN : 1663-4446

ISSN : 1663-4446

**Éditeur**

Librairie Droz

**Édition imprimée**

Date de publication : 6 juillet 2020

Pagination : 293-297

ISSN : 0048-8046

**Référence électronique**

Agnès Villechaise, « Hugo MICHERON, *Le Jihadisme français. Quartiers, Syrie, prisons* », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], 58-1 | 2020, mis en ligne le 06 juillet 2020, consulté le 11 janvier 2024. URL : <http://journals.openedition.org/ress/6206> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ress.6206>

---

Ce document a été généré automatiquement le 11 janvier 2024.

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

---

# Hugo MICHERON, *Le Jihadisme français. Quartiers, Syrie, prisons*

Agnès Villechaise

---

## RÉFÉRENCE

Hugo MICHERON, 2020, *Le Jihadisme français. Quartiers, Syrie, prisons*, Paris, Gallimard, 416 p.

- 1 Le livre d'Hugo Micheron fait suite à la rédaction de sa thèse en sciences politiques soutenue à l'École normale supérieure en juin 2019 sous la direction de Gilles Kepel, intitulée « Quartiers, prisons, Syrie-Irak, comment se structure et s'organise le jihadisme en France ? » La préface de l'ouvrage signée par ce dernier annonce « une analyse inédite de la nature du jihadisme français » (p. 9) : Micheron déconstruirait opportunément des « théories obsolètes », et donnerait une « leçon magistrale » à des « élites » (p. 9-10) qui, si l'on en croit la phrase d'ouverture de cette préface, tenteraient « d'effacer de la mémoire collective la phase de terrorisme exacerbé que nous avons vécue de janvier 2015 à octobre 2017 » (p. 8).
- 2 Dans son introduction (p. 11-32), l'auteur lui-même assigne à son travail un ambitieux objectif. Il s'agit de poser dans le contexte des attentats perpétrés en France « le diagnostic général permettant d'en faire sens » (p. 11) en décrivant les « «écosystèmes» particuliers » (p. 18) dans lesquels s'est développé le jihadisme en Europe. À cette fin, il revendique une méthode combinant « sciences sociales, islamologie classique, théologie et sémiologie arabe (p. 20), et l'exploitation de données de diverses sources recueillies entre 2014 et 2019 : une centaine d'entretiens menés dans des « quartiers » particulièrement touchés par des départs en Syrie, des séjours réalisés au Kurdistan irakien, au Liban et en Turquie, des entretiens individuels et collectifs menés auprès de 80 jihadistes emprisonnés en France, des entretiens formels et informels avec des fonctionnaires et des décideurs politiques au plus haut niveau, la lecture de la littérature jihadiste en ligne, ainsi que la consultation de dossiers judiciaires relatifs à

certaines affaires jugées. Réfutant des interprétations centrées essentiellement sur la « radicalisation », Micheron rejette à la fois la thèse du « nihilisme » contenu dans une forme d'« islamisation de la radicalité » (il évoque ici Alain Bertho dans son livre *Les Enfants du chaos. Essai sur le temps des martyrs* [2016] et Olivier Roy, dans sa tribune « Le djihadisme est une révolte générationnelle et nihiliste », publiée dans *Le Monde* le 23 novembre 2015) et celle du « critère strictement “social” » comme « variable explicative » (interprétation prêtée à Farhad Khosrokhavar, auteur de *Radicalisation* en 2014). Il entend pour sa part montrer ce que le développement du phénomène jihadiste doit aux « bouleversements des territoires de la société française et des grandes démocraties européennes », et aux « mutations idéologiques induites par le développement de l'islamisme au sein de celles-ci » (p. 20). Après un « avertissement » reprenant la catégorisation des quatre formes d'islamismes établie par Bernard Rougier dans son livre *Qu'est-ce que le salafisme* en 2008, (les frères musulmans, le tabligh, le salafisme, le jihadisme), l'ouvrage s'ouvre alors sur trois grandes parties conformes au sous-titre : « I. Quartiers » (p. 33-137) ; « II. Syrie » (p. 139-245) ; « III. Prisons (p. 247-355).

- 3 La première partie comporte un préambule (« Aux origines de l'utopie jihadiste »), suivi de trois chapitres organisés chronologiquement : « 1. Prélude au jihadisme hexagonal : le paradigme de Toulouse (2001-2005) » ; « 2. Désaveu de la République et allégeance au jihad global (2005-2012) » ; « 3. Déclencher le jihad contre la France (2012) ». En prenant comme type idéal du phénomène le quartier du Mirail à Toulouse, où il mène principalement son investigation, l'auteur souhaite décrire la dynamique du jihadisme en Europe depuis les années 1980 à partir des réseaux d'interactions locaux puis transnationaux (notamment avec des quartiers de Bruxelles). L'enjeu de cette partie est de montrer comment se sont constitués sur notre territoire les « viviers » du terrorisme jihadiste, de cerner le rôle de levier joué dans le développement de nouvelles allégeances à l'islamisme violent par les attaques de Mohammed Mehra en mars 2012 à Toulouse et Montauban (qui avaient entraîné la mort de sept personnes, dont trois militaires et trois élèves d'une école juive), et de souligner également le manque de réaction appropriée d'un appareil d'État français qui aurait trop longtemps privilégié le diagnostic de la démence solitaire en lieu et place d'une analyse clairvoyante de la montée du phénomène jihadiste.
- 4 La deuxième partie, « Syrie », repose sur trois chapitres également chronologiques (1. « De L'Europe au Levant, le continuum du jihad (2012) » ; « 2. Illusion et désillusions du jihad syrien (2013) » ; « 3. Le “califat” éphémère (2014-2016) »). Elle vise à restituer le déroulement du conflit en Syrie, en pointant les responsabilités de Bachar al-Assad comme celles des grandes puissances occidentales (réduites à l'impuissance par leurs désaccords) dans le développement des forces islamistes sur le terrain, puis en retraçant la prise de pouvoir de Daech, la constitution du Califat et son effacement. Mais cette partie a également pour but, à partir de témoignages individuels utilisés comme autant d'études de cas, de mieux cerner les trois vagues de départ au jihad en France qui, pour l'auteur, en constituent des mouvements distincts bien qu'interdépendants : sont décrits les « pionniers » de l'été 2012 (moins de 100 Français sont alors concernés), activistes de longue date qui arrivent en territoire déjà connu, vont y développer leur assise et poser la base des départs suivants en jouant les intermédiaires avec l'Europe ; les « cadres » recrutés dans l'entourage des pionniers, moins chevronnés, aux profils plus hétérogènes (avec en particulier une croissance du nombre de femmes parmi eux), rencontrant une certaine méfiance chez les islamistes

syriens (à l'été 2014 on estime le nombre de Français présents en Syrie à 700) ; enfin les « opportunistes », jeunes zélés parmi lesquels croissent encore en nombre les femmes et les convertis, pris dans une spirale violente et dans une idéologie destructrice millénariste, qui seront entraînés dans le développement du califat totalitaire à son apogée, puis dans le chaos de son effondrement (au plus fort des départs, en 2015-2016, 2000 Français sont présents en Syrie). Ce faisant, Micheron prend à nouveau le contrepied d'une analyse qui viserait selon lui à mettre en avant le « nihilisme », la « fièvre » ou la « folie » chez les partants vers la Syrie, pour défendre la thèse d'un projet idéologique mûrement construit, le combat pour l'instauration d'un État islamique et une installation pérenne sur un territoire perçu comme la « terre sainte » (le *Châm*).

- 5 La troisième et dernière partie, « Prisons », souhaite montrer les ressorts, l'ampleur et l'emprise de l'islamisme dans nombre de prisons françaises, où 500 jihadistes, dont des « revenants » de Syrie, sont aujourd'hui incarcérés. Dans les trois chapitres qui la composent (« 1. Aux origines du jihadisme carcéral (2001-2015) » ; « 2. Le champ de bataille derrière les barreaux (2015-2016) » ; « 3. L'après Daech »), Micheron critique à la fois une vision selon lui foucaldienne de la prison forteresse coupée du monde extérieur, et les travaux de Khosrokhavar (*Prisons de France. Violence, radicalisation, déhumanisation : surveillants et détenus parlent*, Paris, Laffont, 2016) faisant à ses yeux du fonctionnement de cette institution totale la principale matrice de la radicalisation des prisonniers. Il analyse pour sa part la montée du salafisme et du jihadisme comme émanation d'un prosélytisme alimenté de l'extérieur par une stratégie de prise de pouvoir bien comprise, en lien avec la diffusion de l'idéologie violente dans les quartiers. Là encore, l'auteur déplore que les pouvoirs publics ne soient pas parvenus jusqu'à présent à prendre la mesure du phénomène, voire le renforcent par des programmes inadaptés, quand les unités dédiées à l'enfermement des prisonniers concernés reproduisent l'organisation des unités combattantes au Levant, avec les « *katiba* » (brigades) et leurs « émirs », et deviennent « l'ENA du jihad » (p. 293). Selon l'auteur, les jihadistes emprisonnés ont renforcé les éléments de leur propagande et préparent la guerre idéologique qui, à leur libération (la plupart seront dehors en 2022), devrait permettre d'amener de plus en plus de musulmans à désavouer la République et à grossir leurs rangs. La conclusion de l'ouvrage est à cet égard une ultime alerte. Si le Califat a échoué sur un territoire physique, son « espace idéologique persiste » (p. 360), et se reconfigure de manière puissante. Sans céder à la tentation de « l'ordre sécuritaire » ou à « la stigmatisation » (p. 371), il s'agirait donc d'en finir avec les « billevesées » qui, en décontextualisant et en des-historisant le jihadisme, l'ont « réduit à une "révolte" abstraite, une mode fascinant les âmes malsaines ou fragiles » et ont par là « privé décideurs et citoyens des moyens de comprendre les modalités d'une menace qui pèse sur la France, l'Union européenne et la zone euro-méditerranée » (p. 370). Il faut désormais une « politique générale » (p. 373) qui permette de nous en protéger.
- 6 Sur la nature précise que pourrait avoir cette « politique générale » l'auteur reste cependant muet : le réquisitoire auquel ressemble parfois l'ouvrage ne débouche pas sur la proposition de voies alternatives aux solutions jusque-là avancées par « les candides de la déradicalisation » (p. 279). Le silence est aussi pesant sur la genèse de « la dimension militante, politique et religieuse » dont Micheron estime pourtant qu'elle est en général « évacuée du modèle explicatif » (p. 267). S'il cherche très ostensiblement à lutter contre la prépondérance d'analyses qui « réduisent le jihadisme

à la marginalisation socio-économique et culturelle des périphéries urbaines et occultent les logiques religieuses et politiques à l'œuvre dans ces espaces » (p. 362), le livre ne permet pas de cerner comment se forme le contenu de ces logiques, sur quel terrain elles se développent chez les individus, comment se construit la tentation de la radicalité. Au-delà du pouvoir *quasi* démiurgique que l'auteur prête à quelques idéologues hyper stratèges étendant peu à peu leur emprise sur les populations des quartiers et des prisons (une interprétation qui réduit d'ailleurs symétriquement la majorité des individus à leur caractère particulièrement influençable), la thèse tautologique avancée dès l'introduction (les phénomènes jihadistes sont générés notamment par des « mutations idéologiques induites par le développement de l'islamisme ») n'est donc jamais éclairée ou dépassée.

- 7 De manière générale, le livre s'avère bien plus convaincu que convaincant, et c'est là une explication de ses travers. Car il ne paraît pas que l'auteur soit parvenu à rester loin de « tout parti pris idéologique », comme Kepel l'annonçait pourtant en préface p. 9. Les raccourcis qu'emprunte le récit largement polémique du débat intellectuel et académique autour des phénomènes de radicalisation dans l'introduction ou dans la troisième partie, l'utilisation parfois hasardeuse des entretiens réalisés, lorsqu'une seule citation fait vérité, ou lorsque les interprétations des propos sont visiblement orientées (par exemple les jihadistes sidérés par la violence et la cruauté de l'État islamique qui se déroule sur leurs yeux et cherchant à échapper au combat armé ne font jamais preuve de lucidité ou de repentir mais uniquement, selon l'auteur, de « défilades » (p. 179), enfin le recours complaisant au sensationnel à défaut d'une approche scientifique (ainsi le fait de violence sur un gardien relaté au début de la troisième partie qui, non contextualisé, pourrait amener le lecteur à penser que tous les radicalisés emprisonnés sont de potentiels égorgeurs, ou que tous les faits de violence contre le personnel pénitentiaires sont le fait de radicalisés) instruisent un procès à charge qui nous apprend plus sur les *a priori* de l'auteur que sur le phénomène qu'il décrit. Il faut reconnaître au livre des qualités d'investigation et d'exposition pédagogique, et une description utile de l'État islamique en Syrie, mais tout au long de l'ouvrage le sous-texte est envahissant, qui souhaite montrer la logique implacable des dérives violentes de l'islamisme, ne paraît rebuter par aucun amalgame (quartiers qualifiés de « salafo-jihadistes », confusion entretenue entre jihadisme et « régime salafiste » dans la description des prisons, affirmation peu étayée d'une salafisation systématique des frères musulmans, mise en lien de la notion d'islamophobie et des milieux salafistes qui l'auraient générée, etc.), et nuit considérablement à l'exploitation objective des données de terrain réunies.
- 8 On pourra à juste titre se désoler d'une parution qui, loin d'éclairer la réflexion, accroît au contraire les peurs et nous écarte de l'analyse. Les idéologues jihadistes fourbissent leurs armes en prison, nous dit Micheron, pour se lancer à l'assaut de musulmans d'Europe dont ils supposent (et l'auteur, plus gravement, semble le supposer avec eux), qu'ils sont majoritairement prêts à la salafisation piétiste d'abord, politique voire violente ensuite. Une telle vision nous enjoint alors presque explicitement de considérer tous les musulmans, cibles passives de cette propagande puissante, comme une menace. Parasité par la tentation de mener la charge contre des adversaires académiques d'ailleurs amplement caricaturés, l'ouvrage échoue à nous fournir les éclairages plus que jamais nécessaires sur des enjeux sociaux aussi fondamentaux. Les sciences sociales, régulièrement en proie à l'accusation de parti-pris, doivent plus que jamais s'efforcer d'en signifier l'inanité par la démonstration de leur rigueur. En

étouffant la démarche du chercheur sous le règlement de compte entre deux « camps » universitaires qui seraient idéologiquement opposés, Hugo Micheron au contraire rabat la science sur l'expression prétendument argumentée d'une simple conviction. Ce faisant il travestit le réel, et dessert nos disciplines.

---

## AUTEURS

**AGNÈS VILLECHAISE**

Université de Bordeaux, Centre Émile Durkheim